

J'attendais.
Description.

je retirai mes chaussures et me déshabillai, et je partis dans la mer à la rencontre de Marie. Je fus saisi par la fraîcheur de l'eau, ou bien par sa fluidité, par son humidité, qui me tonifia d'emblée, qui me donna un coup de fouet, de la fougue. Quelque chose lié à la Chine, depuis quarante-huit heures, l'eau

Je nageais nu dans l'eau tiède, ample, multiple, merveilleuse

et que je me trouvais confronté au silence de la nuit à l'immensité de la mer au flanc de la montagne, avec les hauts-fonds marins que je presserçais sous mes jambes, la couleur de l'eau allant du bleu au mauve dans la nuit, avec les zones noires immobiles et des profondeurs abyssales,

La mer agitée, remous de surface, houle.

J'aperçois sa tête, en tête d'épingle, noire dans le noir, dans l'ombre des immenses rochers.

Je la retrouve dans la mer, loin des côtes, fatiguée, à bout de nerfs, elle qui n'a pas encore pleuré une seule fois, pleure pour la première fois. Elle pleure, pleure toutes les larmes de son corps. Elle pleure dans mes bras, dans mes baisers.

Les larmes de Marie dans la mer.

depuis un peu plus d'un quart d'heure, je songeai que, lorsqu'elle avait vu le soleil se coucher, elle avait pu faire demi-tour et qu'elle m'attendait saine et sauve sur l'autre crique.

La nuit était presque tombée. Je ne bougeais plus sur la crique, je regardais le petit tas de vêtements de Marie en boule dans le sable gris, le pantalon de cheval, son soutien-gorge et sa chemise, et les grandes bottes d'équitation souples repliées, cassées en deux. J'attendis.

J'attendais.
Description.

au velle *je nageais*

je retirai mes chaussures et me déshabillai, je partis dans la mer à la recontre de Marie. je m'enfonçai jusqu'à mi-cuisse, marchant ~~sur les galets~~ tant que j'avais pieds, de l'eau jusqu'à ~~la poitrine~~, et alors je m'élançai, je fus saisi par la fraîcheur de l'eau, ~~ou bien simplement~~ par sa fluidité, par le bien-être immédiat qu'elle m'apporta, ~~qui me tonifia d'emblée, me donna un coup de fouet.~~ Je nageais dans l'eau tiède, ample, multiple, merveilleuse, ~~je nageais lentement (autant Marie nage bien, autant je nage mal),~~ j'avais quitté la crique et je ~~longeais toujours~~ les hauts rochers que j'avais suivi à pied, je n'avançais pas, j'étais toujours aux abords de la crique. Mais je continuai vers le large *encore* malgré mon appréhension à m'éloigner de la crique, du reste je longeais la côté, je nageais en contrebas de l'immense paroi rocheuse, dans son ombre noire, et, à mesure que je m'éloignais, mon inquiétude croissait, je me trouvais confronté au silence de la nuit à l'immensité de la mer au flanc de la montagne, avec les hauts-fonds marins que je presserntais sous mes jambes, la couleur de l'eau allant du bleu au mauve dans la nuit, avec les zones noires immobiles des profondeurs abyssales. je continuais à nager, suivant toujours la côte, semblant ne jamais m'approcher de ce premier cap et de le contourner pour avoir la vue libérer et peut-être apercevoir Marie, mais ce cap, tel l'horizon, semblait s'éloigner de moi à mon rythme à mesure que j'approchais, il était inaccessible. Pourtant, je m'en approchais, et je sentais la mer plus vaste, plus lourde à mesure que je gagnais le large, je me sentais porté, emporté, la houle me soulevait, immense et ondulante, et, à l'approche du cap, je commençai à apercevoir des petits remois de surface, des frémissements de vagues, de l'écume qui bouillonnait à la surface de l'eau. Je n'avais pas dû nager plus de cinquante mètres, cent mètres au maximum, quand, arrivant à la hauteur du premier cap, ma vue se libéra j'aperçus un petit rocher émerger de la mer

La mer agitée, remous de surface, houle.

J'aperçois sa tête, en tête d'épingle, noire dans le noir, dans l'ombre des immenses rochers.

Je la retrouve dans la mer, loin des côtes, fatiguée, à bout de nerfs, elle qui n'a pas encore pleuré une seule fois, pleure pour la première fois. Elle pleure, pleure toutes les larmes de son corps. Elle pleure dans mes bras, dans mes baisers.

Les larmes de Marie dans la mer.

elle qui -1 et p. l'hi qui , qui

accrédité

elle s'agit d'une -e l'été
par l'ode à l'été de -e
l'été, -e, l'été et -e
l'été l'été l'été,
se sent elle -e
→ me →.

elle qui vient ce pense par
des vécilles, accrés,
à l'été,

ne -e et -e l'été de
-e l'été.

l'ombre massive du versant escarpé, et je me rendis compte à quel point les pentes étaient raides à cet endroit de l'île, les côtes déchiquetées et sauvages. Le soleil, à l'horizon, était une boule vermillon parfaite, pâle et jetant ses dernières lueurs orangées, qui s'enfonçait lentement dans la mer au-dessus d'un ciel bleu clair presque laiteux. Je le regardai descendre quelques instants, sa course immobile était visible à l'oeil nu, et j'eus alors la sensation de voir le temps passer.

Je m'étais engagé dans le sentier vis-à-vis qui descendait de l'autre côté vers la mer pour rejoindre Marie. Je me hâtais toujours, pour arriver avant elle, et pour calmer mon inquiétude, le début de panique qui me prenait et me faisait battre le coeur, me dépêchant dans le sentier pour être de nouveau avec elle, et me rassurer définitivement, et cesser de penser, ne voulant plus penser, chassant de mon esprit cette idée qui ne m'était apparue qu'après son départ, à laquelle je n'avais pas pensé un seul instant pendant qu'elle se baignait, ni avant, quand elle m'avait proposé à Portoferraio d'aller nager, ni plus tard, ni à aucun moment, que son père était mort noyé, je n'avais tout simplement pas fait le rapprochement, que son malaise cardiaque avait eu lieu dans la mer et peut-être ici même, il n'y a pas trois jours, probablement dans une crique des environs de la Rivercina, et peut-être celle-là même où Marie s'était baignée, puisque c'était nos criques, c'était ces criques que nous fréquentions quand nous allions à la Rivercina, je n'avais pas fait le rapprochement, l'évident et terrifiant rapprochement, et je le fis d'un coup, dans le sentier, en courant dans le sentier, maintenant que la lumière déclinait, que le soleil était couché et qu'il commençait à faire nuit, que le chemin était sombre et le maquis dans l'ombre, très dense, épineux, dont devinais les formes accidentées dans la légère obscurité bleutée. Je courrais, torse nu dans le chemin, avec les affaires de Marie dans les bras, son pantalon d'équitation, son soutien-gorge et sa chemise que je serrais contre ma poitrine, les bottes plaquées n'importe comment par là-dessus, glissant dans des tronçons de descente plus raide et caillouteuse, qui provoquaient de petits éboulis sous les semelles glissantes de mes chaussures de bowling qui ne me retenaient pas à la terre, ne me freinaient pas, ne trouvant pas d'appui, de point d'accroche, me tordant les chevilles, tombant même, une fois, sur le genou, le coude heurtant le sol et lâchant les affaires de Marie qui tombèrent dans le chemin, m'arrêtant pour les réunir, accroupi, le coude meurtri, ramassant son pantalon couvert de terre et de poussière, sa chemise accrochée aux feuilles collantes et visqueuses des cistes, soulevant ses bottes et repartant dans le sentier, abandonnant la serviette de bain aux piquants d'un calycotome, poursuivant, boîillant, m'étant fait mal dans la chute, et arrivant, en traînant la jambe, dans la minuscule crique déserte.

Je m'assis sur le sable, les affaires de Marie dans les bras, et je compris ce que c'était que d'être abandonné, je compris le ressentiment de Marie à mon égard quand je l'avais abandonnée cet après-midi, que je l'avais laissée sans nouvelle, je compris son désarroi, je compris ce que c'était l'inquiétude, immense, sans secours, l'impuissance. Je regardais la mer, calme devant moi, bleu sombre, les vagues qui se brisaient en silence contre les rochers, je guettais l'arrivée de Marie, mais je n'y croyais plus, j'étais persuadé qu'elle n'arriverait plus. En abordant la plage, j'avais couru vers la mer, et j'avais escaladé les hauts rochers qui s'avançaient dans l'eau, j'avais longé la côte déchiquetée le plus loin possible, sur une vingtaine de mètres, me hissant de rocher en rocher, pour guetter l'horizon. Je m'étais tenu là, en vigie, devant la mer, les chaussures détrempées, qui prenaient l'eau sur les gros rochers glissants. Mais il n'y avait pas de trace de Marie dans la mer, elle était peut-être juste derrière le premier grand cap rocheux qu'on apercevait à une cinquantaine de mètres de là dans l'obscurité, quand la côte marquait un angle que soulignait le flanc de la montagne, elle était peut-être en train de nager juste là derrière et sur le point d'arriver, je songeai qu'elle n'était partie que

stea white

l'ombre massive du versant escarpé, et je me rendis compte à quel point les pentes étaient raides à cet endroit de l'île, les côtes déchiquetées et sauvages. Le soleil, à l'horizon, était une boule vermillon, parfaite, pâle et jetant ses dernières lueurs orangées, qui s'enfonçait lentement dans la mer au-dessus d'un ciel bleu clair presque laiteux. Je le regardai descendre quelques instants, sa course immobile était visible à l'oeil nu, et j'eus alors la sensation de voir le temps passer. *à le rept drach*

Je m'étais engagé dans le sentier qui descendait de l'autre côté vers la mer pour rejoindre Marie. Je me hâtais toujours, pour arriver avant elle, et pour calmer mon inquiétude, le début de panique qui me prenait et me faisait battre le coeur, me dépêchant dans le sentier pour être de nouveau avec elle, et me rassurer définitivement, et cesser de penser, ne voulant plus penser, refusant de penser, chassant de mon esprit cette idée qui ne m'était apparue qu'après son départ, à laquelle je n'avais pas pensé un seul instant pendant qu'elle se baignait, ni avant, quand elle m'avait proposé à Portoferraio d'aller nager, ni plus tard, ni à aucun moment, je n'avais tout simplement pas fait le rapprochement, que son père était mort noyé, que son malaise cardiaque avait eu lieu dans la mer, et peut-être ici même, il n'y a pas trois jours, probablement dans une crique des environs de la Rivercina, et peut-être celle-là même où Marie s'était baignée, puisque c'était nos criques, puisque c'était ces criques que nous fréquentions quand nous allions à la Rivercina, je n'avais pas fait l'évident et terrifiant rapprochement, et je le fis d'un coup, dans le sentier, en courant dans le sentier, maintenant que la lumière déclinait, que le soleil était couché et qu'il commençait à faire nuit, que le chemin était sombre et le maquis dans l'ombre, très dense, épineux, les rameaux des bruyères agités d'un frisson de brise que je devinais dans l'obscurité bleutée qui couvrait les fourrés. Je courrais, torse nu dans le chemin, avec les affaires de Marie dans les bras, son pantalon d'équitation, son soutien-gorge et sa chemise que je serrais contre ma poitrine, les bottes plaquées n'importe comment par-dessus, glissant dans des tronçons de descente plus raide et caillouteuse, qui provoquaient de petits éboulis de gravillons sous les semelles glissantes de mes chaussures de bowling qui ne me retenaient pas à la terre, ne me freinaient pas, ne trouvant pas d'appui, de point d'accroche, me tordant les chevilles, tombant même, une fois, sur le genou, le coude heurtant le sol et lâchant les affaires de Marie qui tombèrent dans le chemin, m'arrêtant pour les réunir, accroupi, le coude meurtri, ramassant son pantalon couvert de terre et de poussière, sa chemise accrochée aux feuilles visqueuses et collantes des cistes, soulevant ses bottes et repartant dans le sentier, abandonnant la serviette de bain derrière moi écorchée aux piquants d'un arbuste, poursuivant, boîillant, m'étant fait mal dans la chute, et arrivant, traînant la jambe, dans la minuscule crique déserte. *la manière je dirai*

Je m'assis sur le sable, les affaires de Marie dans les bras, et je compris ce que c'était que d'être abandonné, je compris le ressentiment de Marie à mon égard quand je l'avais abandonnée cet après-midi, que je l'avais laissée sans nouvelle pendant des heures, je compris son désarroi, je compris ce que c'était l'inquiétude, immense, sans secours, l'impuissance. Je regardais la mer, calme devant moi, bleu sombre, les vagues qui se brisaient en silence contre les rochers, je guettais l'arrivée de Marie, mais je n'y croyais pas, j'étais persuadé qu'elle n'arriverait plus. En abordant la plage, j'avais couru vers la mer, j'avais escaladé les hauts rochers qui s'avançaient dans l'eau, j'avais longé la côte déchiquetée le plus loin possible, sur une vingtaine de mètres, me hissant de rocher en rocher, pour guetter l'horizon. Je m'étais tenu là, en vigie, devant la mer, les chaussures détrempées, qui prenaient l'eau sur les gros rochers glissants, Mais je ne l'avais pas vue dans la mer, elle était peut-être, ~~me disais-je~~, juste derrière le premier grand cap rocheux qu'on apercevait à une cinquantaine de mètres de là dans l'obscurité, quand la côte marque un angle que souligne le flanc de la montagne, elle était peut-être en train de

qui la cache

acte de soi
d'iniver

nager juste là derrière et sur le point de me rejoindre, je songeai qu'elle n'était partie que depuis un peu plus de vingt minutes, je songeai qu'elle avait peut-être fait demi-tour et qu'elle m'attendait, saine et sauve, sur l'autre crique.

La nuit était presque tombée. Je ne bougeais plus sur la crique, je regardais le petit tas de vêtements de Marie en boule dans le sable gris, le pantalon de cheval, (son soutien-gorge et sa chemise) et les grandes bottes d'équitation souples repliées, cassées en deux. J'attendis. Puis, je cessais d'attendre, je retirai mes chaussures et me déshabillai, et je partis à la recontre de Marie. Je m'enfonçai jusqu'à mi-cuisse dans la mer, marchant tant que j'avais pieds, de l'eau jusqu'au ventre, et alors je m'élançai, je plongeai devant moi et je fus saisi par la fraîcheur de l'eau, par sa fluidité, par le bien-être immédiat qu'elle m'apporta. Je nageais dans l'eau tiède, ample, sombre, tiède, multiple, merveilleuse, je venais de quitter la crique et je longeais encore les hauts rochers que j'avais suivi à pied, [et je continuais à m'éloigner de la plage malgré mon appréhension à gagner le large, mais je restais près de la côté, je la longeais au plus près] je nageais en contrebas de l'immense paroi rocheuse, dans son ombre noire et immobile, et mon inquiétude croissait maintenant que je me trouvais confronté à l'immensité de la mer au flanc de la montagne. Je pressentais les hauts-fonds marins sous mes jambes dans le silence de la nuit, la couleur de l'eau allait du bleu au mauve dans la nuit, avec les zones noires immobiles des profondeurs abyssales. Je continuais à nager et je mis la tête sous l'eau, j'ouvris les yeux sous l'eau, et j'aperçus un monde flou de ténèbres sous-marine inquiétantes, des dénivellés et des gouffres, un relief accidenté qui semblait être le négatif de celui de la montagne. Je longeais toujours la côte, je n'avais pas dû nager plus de cinquante mètres, cent mètres au maximum, mais il semblait que je ne m'approchais pas de ce premier cap, qui, tel l'horizon, semblait toujours s'éloigner de moi à mesure que j'en approchais. Pourtant, je m'étais éloigné de la côte pour passer le cap et la mer était plus vaste maintenant, plus lourde à mesure que je gagnais le large, je me sentais porté, emporté par la houle qui me soulevait, immense et ondulante, et je commençais à apercevoir des petits remous de surface, des frémissements de vagues, de longues lames en formation qui se fendillaient en laissant échapper un filet d'écume blanche qui moussait dans l'obscurité. C'est alors, dans ces eaux plus agitées, que j'aperçus, au loin dans la mer imense, un petit rocher, autour duquel l'écume paraissait bouillonner, un petit rocher en mouvement, ou la tête d'un nageur, la tête d'épingle d'un nageur à cent cinquante mètres de moi dans la nuit. Je levai le bras et fis des grands signes dans la nuit, mais je n'obtins pas de réponse, je m'approchais encore, nous nous approchions l'un de l'autre, j'étais persuadé à présent qu'il s'agissait bien d'une tête, et non d'un rocher, ou d'une bouée. Mais Marie ignorait que j'étais parti à sa recherche, et elle ne relevait pas la tête, elle continuait de nager à son rythme de croisière, la tête dans l'eau, qu'elle ne ressortait qu'occasionnellement pour respirer. Je criai alors : "Marie !", et j'entendis l'écho de mon cri se répercuter tout au long des parois rocheuse de la montagne, "Marie !", "Marie !". Je nageais toujours vers elle, je l'avais reconnue à présent, je ne voyais pas encore ses traits, mais je reconnaissais sa silhouette, et son allure, sa manière de nager. Je m'étais arrêté et je lui faisais signe, je continuais de l'appeler quand enfin elle m'aperçut, et me fit un signe du bras, à distance, qui me parut enjoué.

au
de

le
mélange
de l'océan

de l'eau

de
l'eau

20-21

Jy

92
12
67

12

e
m
pue,

exsangues

Nous nagions les derniers mètres pour nous rejoindre dans l'eau, à bout de forces l'un et l'autre, je voyais ses traits dans la nuit à présent, à l'ombre des immenses rochers qui nous surplombaient, qui apparaissaient et disparaissaient dans l'eau ondulante, sa figure méconnaissable, froide, dure, cadavérique, exténuée, son regard noir, implacable, ses joues blanches, livides, une expression de méchanceté rancie sur son visage, de détresse, d'épuisement, un regard de naufragé, et, elle qui n'avait pas encore pleuré

jusqu'à présent, qui n'avait pas pleuré quand nous nous étions retrouvés et n'avait pas pleuré à l'église, elle qui, jusqu'à présent, ne s'était jamais départie de cette attitude de force apparente, de distance et de froideur, de cette douleur contenue, glaciale, butée, de cette douleur furieuse, et comme foncièrement exaspéré, elle attendit le dernier mètre, elle attendit d'arriver à ma hauteur et de poser la main sur mon épaule pour fondre en larmes dans mes bras, m'embrassant et me frappant à la fois, se serrant contre mon corps, enroulant ses jambes autour de ma taille et m'insultant dans la nuit, pleurant doucement, longuement, toutes les larmes de son corps, les larmes passées et à venir, qui tombaient de ses yeux et allaient se mêler à la mer qui se les appropriait immédiatement et les brassait à sa propre eau salée dans une écume qui clapotait autour de nous, Marie, sans force à présent, immobile dans mes bras, qui ne bougeait plus, qui ne nageait plus, et moi lui caressant le visage, nus l'un contre l'autre en pleine mer, Marie pleurant doucement dans mes bras, la tête et les épaules secouées de sanglots que j'essuyais avec la main en l'embrassant, lui passant la main sur les cheveux et sur les joues, essuyant ses larmes, et l'embrassant, elle se laissait faire, nous nous embrassions sur la bouche, je recueillais ses larmes avec les lèvres, je sentais l'eau salée sur ma langue, Marie pleurait dans mes bras, dans mes baisers, elle pleurait dans la mer.

qui pleurait et pleurait

also drink of
les ingérait

207- (13^{2e} 15')

jusqu'à présent, qui n'avait pas pleuré quand nous nous étions retrouvés et n'avait pas pleuré à l'église, elle qui, jusqu'à présent, ne s'était jamais départie de cette attitude de force apparente, de distance et de froideur, de cette douleur contenue, glaciale, butée, de cette douleur furieuse, et comme foncièrement exaspéré, elle attendit le dernier mètre, elle attendit d'arriver à ma hauteur et de poser la main sur mon épaule pour fondre en larmes dans mes bras, m'embrassant et me frappant à la fois, se serrant contre mon corps, enroulant ses jambes autour de ma taille et m'insultant dans la nuit, pleurant doucement, longuement, toutes les larmes de son corps, les larmes passées et à venir, qui tombaient de ses yeux et allaient se mêler à la mer qui les absorbait et les digérait immédiatement en les brassant à sa propre eau salée dans une écume qui clapotait autour de nous, Marie, sans force à présent, immobile dans mes bras, qui ne bougeait plus, qui ne nageait plus, qui flottait simplement, et moi lui caressant le visage, nus l'un contre l'autre en pleine mer, Marie pleurant doucement dans mes bras, la tête et les épaules secouées de sanglots que j'essuyais avec la main en l'embrassant, lui passant la main sur les cheveux et sur les joues, essuyant ses larmes, et l'embrassant, elle se laissait faire, nous nous embrassions, je recueillais ses larmes avec les lèvres, je sentais l'eau salée sur ma langue, Marie pleurait dans mes bras, dans mes baisers, elle pleurait dans la mer.

2014 (21 Mars 15')

qu'accentue la montagne, elle était peut-être en train de nager juste là derrière et sur le point d'arriver, je songeai qu'elle n'était partie que depuis un peu plus de vingt minutes, je songeai qu'elle avait peut-être fait demi-tour et qu'elle m'attendait saine et sauve sur l'autre crique.

La nuit était tombée. Je ne bougeais plus sur la crique, je regardais le petit tas de vêtements de Marie à côté de moi en boule dans le sable gris, le pantalon de cheval et les grandes bottes d'équitation souples repliées au-dessus du soutien-gorge et de la chemise blanche. J'entendais le bruit de la mer, le clapotement des vagues. Je ne pouvais plus attendre, je devais faire quelque chose, je retirai mes chaussures et mon pantalon, et je partis à la rencontre de Marie. Je m'enfonçai jusqu'à mi-cuisse dans la mer, marchant tant que j'avais pieds, de l'eau jusqu'au ventre, et alors je m'élançai, je plongeai devant moi et je fus saisi par la fraîcheur de l'eau, par sa fluidité, par le bien-être immédiat qu'elle m'apporta. Je nageais dans l'eau tiède, ample, sombre, je venais de quitter la crique et je longeais ~~les rochers~~, je nageais en contrebas de l'immense paroi rocheuse, dans son ombre noire et immobile, je m'éloignais du bord dans le silence de la nuit et mon inquiétude croissait maintenant que je me trouvais confronté à l'immensité de la mer au flanc de la montagne. Je pressentais sous moi les hauts-fonds marins, la couleur de l'eau allait du bleu au mauve, avec des zones noires immobiles. Je continuais à nager et je mis la tête sous l'eau, j'ouvris les yeux et j'aperçus un monde flou de ténèbres et de profondeurs abyssales, des dénivellés et des gouffres sous-marin. Je longeais toujours la côte, je n'avais pas dû nager beaucoup plus que cinquante mètres, cent mètres au maximum, mais il semblait que le cap ~~n'approchait jamais de moi~~ à la manière de l'horizon. La mer était plus vaste maintenant, plus lourde à mesure que je gagnais le large, je me sentais porté, emporté par la houle qui me soulevait, immense et ondulante, il y avait de petits remous de surface à l'approche ~~du cap~~, des frémissements de vagues, des lames en formation qui ~~paraissaient se fendiller~~ en laissant échapper des filets d'écume. C'est alors, dans ces eaux agitées, que j'aperçus un petit rocher au loin, autour duquel l'écume paraissait bouillonner, un petit rocher en mouvement, ou la tête d'un nageur qui émergeait dans l'obscurité, la tête d'épingle d'un nageur à cent cinquante mètres de là dans la nuit. Je levai le bras et fis de grands signes, j'étais persuadé à présent qu'il s'agissait bien d'une tête, et non d'un rocher, d'une épave ou d'une bouée. Mais Marie ne m'avait pas vue, elle ignorait que j'étais parti à sa recherche, et elle continuait de nager à son rythme, la tête dans l'eau, qu'elle ne ressortait qu'occasionnellement pour respirer. Je nageais toujours vers elle, je l'avais reconnue à présent, je ne voyais pas encore ses traits, mais je reconnaissais sa silhouette, et sa manière de nager. Je m'étais arrêté et je lui faisais signe, je l'appelai, quand enfin elle m'aperçut, et me fit un signe du bras à distance.

Nous nagions les derniers mètres pour se rejoindre, à bout de forces l'un et l'autre, je voyais ses traits dans ~~la nuit~~ à présent, qui apparaissaient et disparaissaient dans l'eau ondulante, à l'ombre des immenses rochers qui ~~surplombaient la mer~~, sa figure méconnaissable, froide, dure, cadavérique, exténuée, son regard noir, implacable, ses joues blanches, livides, exsangues, une expression de méchanceté rancie sur son visage, de ténacité hargneuse, de détresse, d'épuisement, un regard de naufragée, et, elle qui n'avait pas encore pleuré jusqu'à présent, qui n'avait pas pleuré quand nous nous étions retrouvés et n'avait pas pleuré à l'église, elle qui, jusqu'à présent, ne s'était jamais départie de cette attitude de forcé apparente, de distance et de froideur, de cette douleur contenue, glaciale, butée, de cette douleur furieuse, et comme foncièrement exaspéré, elle attendit le dernier mètre, elle attendit d'arriver à ma hauteur et de poser la main sur mon épaule pour fondre en larmes dans mes bras, m'embrassant et me frappant à la fois, se serrant contre mon corps, enroulant ses jambes autour de ma taille

et c'est tout de suite

et m'insultant dans la nuit, pleurant doucement, longuement, toutes les larmes de son corps, les larmes passées et à venir, qui tombaient de ses yeux et allaient se mêler à la mer qui les absorbait et les digérait immédiatement en les brassant à sa propre eau salée dans une écume qui clapotait autour de nous, Marie, sans force à présent, immobile dans mes bras, qui ne bougeait plus, qui ne nageait plus, qui flottait simplement, et moi lui caressant le visage, nus l'un contre l'autre en pleine mer, son corps contre le mien, Marie pleurant doucement dans mes bras, la tête et les épaules secouées de sanglots que j'essuyais avec la main en l'embrassant, lui passant la main sur les cheveux et sur les joues, essuyant ses larmes, et l'embrassant dans la nuit, elle se laissait faire, je recueillais ses larmes avec les lèvres, je sentais l'eau salée sur ma langue, je sentais l'eau de mer dans mes yeux, Marie pleurait dans mes bras, dans mes baisers, elle pleurait dans la mer. ^{et}

oulli

~~je sentais l'eau de mer dans mes yeux~~
je sentais l'eau de mer dans mes yeux

je l'embrassais

277vi (8lans)